

comme je l'ai dit; et sans Zitzka, dont il est sans doute l'espion, il aurait été une des victimes de la statue de bronze.

— Je ne puis vous affirmer qu'une chose, répliqua Lionel, c'est qu'il n'y a pas dans toute la chrétienté un homme plus noble et plus grand que notre illustre maître.

— Des faits sont plus forts que des paroles, s'écria Cyprien. Est-ce que votre présence dans la maison où réside la princesse Elisabeth n'était pas une preuve de plus de sa duplicité?

— Oh! s'écria Lionel en laissant tomber les rênes sur le cou de son cheval et en joignant les mains, si je vous révélais une vérité presque incroyable, n'auriez-vous pas pitié de mon camarade et de moi? D'ailleurs, je sais que si, pour sauver notre vie, nous vous faisons connaître ce secret, dont l'importance est si grande, notre maître nous pardonnerait car il est bon, généreux; et, si peu que nous soyons, Conrad et moi, il ne permettrait pas qu'on fit tomber un cheveu de notre tête.

— Que voulez-vous dire? Parlez! dit Cyprien en regardant le jeune page avec étonnement et curiosité. Mais prenez garde, ajouta-t-il aussitôt, prenez garde de vous jouer de moi, car vous ne savez pas de quel pouvoir je suis armé!

— Non, non, je ne plaisante pas! cria Lionel. Mais ce secret, je ne puis vous le dire que tout bas, à l'oreille.

— Ils n'entendront pas d'où ils sont, dit Cyprien en s'approchant de Lionel, qui se tenait penché sur sa selle.

— Plus près, plus près encore, dit le page: car la révélation que je puis vous faire ne saurait être confiée même à la brise. En un mot, Henri de Brabant...

Et le jeune homme acheva sa phrase dans une sorte de soupir.

— Ah! par le Ciel! je comprends tout! s'écria Cyprien avec un tressaillement soudain. Oui, tout est clair et intelligible maintenant. Fou que j'étais de ne pas soupçonner la vérité?

— A présent, pouvons-nous compter sur votre générosité? demanda Lionel.

Mais Cyprien eut l'air de ne pas entendre. Il ferma les yeux et réfléchit profondément sur les découvertes qu'il venait de faire. Enfin, comme s'il eût été frappé d'une idée soudaine, il leva la tête et s'adressa aux deux pages: — Vous avez été initiés au mystère de cette maison où vous avez trouvé la princesse Elisabeth? demanda-t-il.

— Nous ne savons rien, absolument rien! répondit Lionel.

— Et moi, je vous dis que vous en connaissez trop, et je ne veux pas vous laisser la tentation de raconter à votre maître ce que vous avez vu.

En achevant ces paroles, il fit signe aux hommes armés d'approcher. Ceux-ci obéirent et entourèrent Lionel et Conrad. Cyprien sauta alors sur son cheval; il donna rapidement des instructions au chef des sbires, et partit ensuite au galop dans la direction de Prague.

Toute cette dernière scène s'était passée en moins d'une minute, et ce fut avec épouvante que Lionel et Conrad reconnurent que la révélation qu'ils avaient faite, au lieu d'être pour eux un talisman, n'avait fait que confirmer leur ennemi dans ses projets de vengeance.

Ils échangèrent entre eux un regard désespéré et se rendirent en marche au milieu de leur escorte, tournant le dos à la direction que Cyprien avait prise.

En très peu de temps, ils atteignirent le carrefour où Henri de Brabant avait rencontré M. Cyprien comme nous l'avons raconté dans l'un des premiers chapitres de cette histoire. Mais la petite chapelle n'existait plus. Elle avait été détruite par les hordes qui parcouraient la campagne.

Il était environ six heures du soir lorsqu'ils arrivèrent en vue du château de Rotenberg, dont les jeunes pages reconnurent instantanément les tours. Le chef de la troupe prit alors par un chemin de traverse, qui les conduisit, à travers champs, jusque derrière la forteresse; et en moins d'un quart d'heure, ils atteignirent cette partie de la forêt à laquelle nous avons si souvent fait allusion, et qui s'étendait jusqu'à l'aile droite du château.

Les cavaliers passèrent au milieu des verdures, et se dirigèrent vers une petite chapelle qui, grâce à sa solitude, avait échappé aux regards des dévastateurs.

Là, ils firent halte, attachèrent leurs chevaux au milieu des arbres, et firent descendre les deux pages. L'un des sbires partit dans la direction de la porte du château. Son absence dura près d'une demi-heure; et quand il revint, il était accompagné d'un vieillard que Lionel et Conrad reconnurent être l'intendant Hubert.

Le regard que ce dernier jeta sur eux leur prouva qu'il les reconnaissait aussi; et les deux pages crurent remarquer sur son visage une expression de compassion. Dans tous les cas, elle s'effaça instantanément; et les malheureux enfants sentirent leur cœur manquer quand ils virent l'intendant s'entretenir avec animation avec le chef de la troupe.

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles Lionel et Conrad souffrirent une véritable torture causée par l'anxiété, Hubert s'approcha d'eux et leur dit:

— Il faut vous laisser lier, jeunes gens, avant de m'accompagner où je vais vous conduire; mais je vous avertis que le moindre cri qui s'échapperait de votre bouche pour appeler au secours, serait le signal de votre mort.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton froid et sévère, mais en tremblant un peu, Hubert se détourna brusquement, et les sbires attachèrent Lionel et Conrad de façon à leur ôter tout pouvoir de résister ou de s'échapper, mais en leur laissant la possibilité de marcher.

Quand ces dispositions furent prises, Hubert leva une trappe dans le plancher de la petite chapelle, et un escalier en pierre apparut.